

## VERS UNE «CIVILISATION MONDIALE»

Dans «Colère et Temps», le philosophe Peter Sloterdijk explore à partir de la Grèce antique les notions de colère, fierté, besoin de se faire valoir et ressentiment. Il situe ces affects, susceptibles de pousser à la vengeance individus et groupes sociaux, dans le domaine des «énergies thymotiques», le thymos étant ce lieu situé dans la poitrine du héros homérique, d'où partent les grands élans. La vaillance, le courage, l'exigence de justice ou encore l'ambition appartiennent à la famille des impulsions thymotiques. Dans certains cas, elles peuvent se révéler productives sur le plan individuel et social. Chez Aristote, par exemple, si on ne se laisse pas déborder par elle, la colère est positive lorsqu'elle se manifeste pour repousser les injustices **Chez Platon, le thymos incarne cette part de l'âme qui peut se dresser contre la personne elle-même lorsque celle-ci court le risque de perdre le respect de soi.**

Sloterdijk analyse en profondeur ce qu'il considère comme deux systèmes d'écrasement de la fierté, le christianisme et le communisme. Il rappelle dans un premier temps que grande est la colère du Dieu monothéiste, contre l'ennemi à détruire et contre son propre peuple. La haine est un patrimoine bien entretenu dans l'Ancien Testament. Le christianisme en appelle au contraire au pardon et à l'humilité. Saint Augustin condamne la fierté, perçue comme la matrice de la rébellion contre le divin. Les êtres humains doivent renoncer à la colère pour mieux déguster leur joie vengeresse lors du Jugement dernier. Alors, il sera temps de savourer le spectacle de la cruauté infligée aux pécheurs suppliciés. Enfin, le juste lavera ses pieds dans le sang de l'impie. On va bien rigoler. Avant notre ère, les apocalypticiens colériques pouvaient se réjouir de cette imminente fin du monde. Le rapport au temps se transforme avec le message de Jésus. Le grand soir se profile toujours, mais sa date importe moins car le Royaume de Dieu est d'une certaine manière déjà là, sans qu'on le voie pleinement. Force est de constater aussi que le monde se refuse à disparaître. L'ère chrétienne trouve quelques arrangements avec l'existant tout en le dévalorisant, en l'abandonnant au prince de ce monde. Le diable devient le grand furieux ici-bas. La colère humaine est transférée dans une «banque de vengeance métaphysique» chargée d'établir la justice tant attendue. Cette éthique du renoncement terrestre fait miroiter une damnation éternelle à double tranchant puisqu'elle hante aussi les bons et les humbles. Autour du XI<sup>e</sup> siècle, la notion de purgatoire viendra atténuer les excès de cette théologie de la colère. Mais la peur est toujours là, et la culpabilité, avec l'idée qu'il faudra payer. Contre «l'esprit du remboursement» retenant la vie prisonnière du passé, Peter Sloterdijk cite Bataille et Nietzsche. Dans le secteur économique aussi, on pourrait «briser le primat du passé et de l'obligation de rembourser» pour privilégier l'invraisemblable, les gestes qui vont de l'avant, le don volontaire au lieu de l'avidité, à la manière de l'industriel américain Andrew Carnegie affirmant vers 1900 : **«Quand on meurt riche, on a attiré la honte sur son nom»**. Dans la Grande-Bretagne des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, on a vu des entrepreneurs s'efforçant de réaliser d'importants bénéfices pour en offrir la plus grande part, poursuit Sloterdijk, qui distingue un «horizon métacapitaliste» dans ces gestes rares. Il ajoute que l'infirmité de l'idée communiste

de l'économie provient de l'ardent ressentiment contre la propriété. Le philosophe n'a pas de mots assez durs pour évoquer le communisme, autre forme de «banque mondiale de la colère». Cette fois, l'Histoire elle-même doit exécuter le Jugement dernier. **Le communisme va séculariser l'enfer et rompre avec la tradition morale de la vieille Europe en désactivant le Cinquième commandement.** Lénine professe ouvertement l'injonction de tuer. Là encore, la peur est essentielle. Il faut la susciter pour arracher à l'immense paysannerie un semblant de soutien. Le management soviétique a su récolter les masses de colère qui manquaient à son projet en instaurant des crédits obligatoires. Sloterdijk insiste sur la «sous-capitalisation» de cette banque mondiale de la colère. Car si l'histoire du militantisme n'a pas manqué de corps colériques sous la forme de sociétés secrètes, cellules terroristes et révolutionnaires, partis ouvriers, syndicats, organismes d'entraide et associations artistiques, tous motivés par le caractère répréhensible de «l'existant» et l'urgence de développer une culture de l'indignation, la mobilisation du prolétariat ne permettait pas à elle seule de garantir le maintien au pouvoir des bolcheviques. Pour s'assurer que le prolétariat, tout à son gai savoir, ne puisse se soustraire à sa vocation qui était d'assumer la direction de l'Histoire, le Parti avait su l'encadrer. Mais la révolution mondiale espérée ne suivant pas, le «socialisme dans un seul pays» s'est empressé de susciter les énergies combattantes grâce à l'ennemi commun menaçant la patrie, mais aussi en dérivant la «colère des masses» contre les koulaks, ces paysans plus ou moins fortunés qui, eux, ne mourraient pas (encore) de faim. Un système de «génocide de classe» répété par Mao sous la forme de la Révolution culturelle qui a prouvé – en jetant la «classe» des jeunes contre celle des anciens – qu'une classe ne naît que dans le combat qu'elle mène ou qu'on lui inflige. Les énergies thymotiques sont à double face, insiste Sloterdijk. En 1917 la révolution russe a pu mobiliser la haine antitsariste, la colère des ouvriers, l'idéalisme des gens cultivés, les aspirations à la liberté de mouvement et à la redistribution des terres... Dans les années 1930 Staline a suscité les faces sombres du thymos populaire, ces «énergies sales» que sont le ressentiment, la jalousie, le besoin d'humilier les gens apparemment mieux placés. Ce modèle «exterministe» bolchevique a été adopté par les mouvements nationaux d'Europe centrale et méridionale, sur lesquels il avait une longueur d'avance, écrit Sloterdijk, qui envoie balader **«l'ingénieuse mise en scène du fascisme de gauche comme antifascisme»**. Ce jeu de langage donna systématiquement le premier rôle à Hitler, tandis que les crimes de Staline, de Mao et d'autres communistes semblaient avoir été perpétrés sur la planète Pluton.

Désormais, estime le philosophe, la colère et l'indignation n'ont plus d'idée mondiale à nous présenter. L'illusion de l'argent facile, les jeux pyramidaux, le risque permanent d'insolvabilité menacent le système global. En dépit des catastrophes annoncées, économiques et environnementales, chacun aimerait croire qu'il sera lui-même épargné. On ne peut plus dire comme Albert Camus après la guerre : «Le malheur est notre patrie commune». Dans cette situation multi égoïste, aucun parti ne se profile pour tenter de rendre la colère «politiquement féconde», utile à la société une fois que l'on aurait brisé le lien entre thymotique et extrémisme. Comment rendre leur fierté aux jeunes désespérés, au-delà de la satisfaction momentanée offerte par une soudaine attention médiatique qui incite à l'imitation?

Des voitures incendiées aux graffitis autistiques, Sloterdijk considère le vandalisme comme «la négativité des imbéciles» habités par une colère «qui a définitivement renoncé à chercher l'intellect». Mais l'érotisme capitaliste n'enjoint-il pas précisément d'aimer les biens dont jouit ton voisin? Si Andrew Carnegie pouvait dire : «J'ai eu au cours de ma vie bien plus de bonheur qu'il ne m'en revenait», chacun est appelé aujourd'hui à en vouloir toujours plus pour lui-même. Pour contrebalancer la primauté des appétits, un nouveau commandement a vu le jour: tu ne dois attribuer à nul autre qu'à toi-même tes éventuels insuccès dans la course à la jouissance. Un principe néolibéral de dureté caractérise les élites fortunées. Dans la sphère avancée de la consommation, les personnes surgratifiées de manière chronique développent le talent de considérer leurs primes comme un tribut adapté à leur prestation ou, en cas d'absence de prestation, à leur seul être éminent et, pourquoi pas, à leur apparence physique. Le «lookisme» apporte la bonne nouvelle dans le monde entier: pour réussir il suffit d'avoir l'air de quelqu'un qu'on connaît pour l'avoir vu dans les mass média. Quant au peuple, désormais, c'est ce qui peut être certain de ne rien recevoir en échange de sa simple apparition. Désolidarisation et dépolitisation vont de pair, ainsi que la perte progressive du langage au profit de l'image et du chiffre. **Les partis de gauche sont condamnés à lutter, avec des discours laids, contre les images de belles personnes et des tableaux de chiffres...**

La gauche selon Sloterdijk n'a pas su penser les enjeux de la coexistence humaine au sein des grandes unités sociales. Elle l'a supposée naturelle et sans ambiguïtés. Or, il est plus réaliste de compter toujours avec une composante sociophobique de la socialisation humaine. Il faut comprendre que le sens de l'organisation sociale doit forcément être de limiter la gêne de l'homme par l'homme. Le vandalisme fait apparaître cruellement la tendance sociophobique qui se manifeste partout contre les «exigences outrancières de la coexistence». A ce stade, c'est la misocosmie, l'hostilité au monde et à l'État dans son ensemble. Brûler une école, casser du mobilier public, saccager son propre environnement... chez les «extrémistes du dégoût et de la lassitude», il n'y a pas de combat pour quelque chose, fût-ce pour leurs propres intérêts. Ne reste que la manifestation la plus négative et la plus amorphe du déplaisir profond provoqué par l'exigence d'exister et de coexister.

Si l'épouvantail communiste a servi les intérêts des syndicalistes occidentaux qui ont monnayé la paix sociale, la menace islamiste entraîne une baisse des coûts sociaux en plaçant le collectif sous un stress imaginaire. En dépit du creusement des inégalités, les questions de sécurité passent avant la justice sociale. Mais l'islam politique a-t-il de quoi devenir un nouveau centre de collecte des énergies dissidentes sur la planète? Sloterdijk écarte résolument cette possibilité. L'islam s'est éveillé de son sommeil dogmatique mais ne peut encore faire face aux réalités économiques, politiques, scientifiques et artistiques du monde contemporain. Ses chefs ne peuvent formuler pour le monde de demain que des concepts non techniques, romantiques et teintés de fureur. La colère élargie à l'état de haine est habitée par la conviction qu'il y a trop peu de souffrance dans le monde, analyse Sloterdijk. **La bombe peut alors représenter le don de la douleur manquante (ou mal partagée).** Compte tenu du

contexte démographique, seule une petite partie des jeunes fondamentalistes en colère pourra se manifester dans le terrorisme externe. Si l'on ne parvient pas à endiguer ces flots de désespoir par des moyens pacifiques, les guerres civiles feront le reste dans cette malheureuse région du monde qui verra se réaliser, sous le manteau politico-religieux, «l'autodestruction des superflus».

Au passage, Sloterdijk réhabilite l'essai de Francis Fukuyama «The End of History and the Last Man» (1992) et son approche selon laquelle pour comprendre la situation historique du monde, il faut comprendre l'état des combats pour la reconnaissance. Lorsque cessent les combats sur le front extérieur il reste les luttes de prestige et de jalousie entre citoyens du monde libre. Le système de la «société ouverte» présente toutefois l'avantage qu'en lui, même les énergies plus sombres créent des emplois. La jalousie génère des carrières alternatives. Le sport lui aussi est devenu un système expansif de possibilités de victoire et de notoriété.

Dans la posthistoire, des élites émergent en permanence des non-élites. Pourtant, en inventant la figure du perdant, le monde engendre de nouvelles rancœurs, analyse Sloterdijk, qui dénonce le danger d'un capitalisme autoritaire de type postdémocratique. **Quelle action politique déployer après la fin de l'Histoire?** Il ne faut surtout pas revenir aux erreurs du passé. Ni le terrorisme à l'heure de l'infotainment, ni la nouvelle question sociale n'incarnent un «retour» de l'histoire. Dans notre monde posthistorique, il faut promouvoir une morale antiautoritaire et une conscience affirmée des normes, un respect pour les droits inaliénables de la personne. Il ne faut pas considérer comme perdue la compétition avec les processus entropiques tels que la destruction de l'environnement et la démoralisation. N'esquiver aucun combat nécessaire, mais n'en provoquer aucun de superflu. Tourner le dos aux luttes tragiques fondées sur le ressentiment contre l'injustice passée. Laisser la vengeance au domaine de la culture populaire, d'Alexandre Dumas en passant par Quentin Tarantino. Domestiquer l'économie monétaire spéculative. Etendre l'Etat social à une dimension supranationale. Promouvoir une culture de la rationalité qui seule pourra combiner la faculté de se faire valoir avec la faculté de se relativiser soi-même. Le temps essentiel est le temps de se civiliser, conclut Sloterdijk.

Nadine Richon/Unicom  
Université de Lausanne